

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES  
par Friedrich Nietzsche  
*professeur ordinaire de philologie classique  
à l'université de Bâle*

Deuxième partie :

*De l'utilité et des inconvénients  
de l'histoire pour la vie*



## PRÉFACE

« Au demeurant, je hais tout ce qui ne fait que m'instruire, sans augmenter ou stimuler directement mon activité <sup>1</sup>. » Ce sont ces mots de Goethe qui, comme un vigoureux *Ceterum censeo* <sup>2</sup>, pourront ouvrir notre considération sur la valeur et la non-valeur des études historiques. On y exposera en effet pourquoi nous devons, selon la formule de Goethe, haïr profondément l'instruction qui ne stimule pas la vie, le savoir qui paralyse l'activité, les connaissances historiques qui ne sont qu'un luxe coûteux et superflu : parce que nous manquons encore du strict nécessaire, et que le superflu est l'ennemi du nécessaire. Certes, nous avons besoin de l'histoire, mais nous en avons besoin autrement que le flâneur raffiné des jardins du savoir, même si celui-ci regarde de haut nos misères et nos manques prosaïques et sans grâce <sup>3</sup>. Nous en avons besoin pour vivre et pour agir, non pas pour nous détourner commodément de la vie et de l'action, encore moins pour embellir une vie égoïste <sup>4</sup> et des actions lâches et mauvaises. Nous ne voulons servir l'histoire que dans la mesure où elle sert la vie. Dès qu'on abuse de l'histoire ou qu'on lui accorde trop de prix, la vie s'étiole et dégénère ; c'est là un phénomène dont il est désormais nécessaire, si douloureux que cela puisse être, de prendre conscience à l'examen de certains symptômes remarquables de notre époque <sup>5</sup>.

Je me suis efforcé de dépeindre un sentiment qui m'a bien souvent tourmenté ; je me venge de lui en le livrant au public. Peut-être cette peinture amènera-t-elle l'un ou l'autre à me déclarer qu'il connaît lui aussi ce sentiment, mais que je ne l'ai pas éprouvé dans sa pureté originelle, ni exprimé avec



toute la maîtrise et la maturité requises. C'est ce que pensera peut-être l'un ou l'autre; mais la plupart me diront que c'est un sentiment faux et contre nature, abominable et absolument illicite, et que je me suis montré par là indigne du puissant courant historiciste qui, personne ne l'ignore, s'est particulièrement développé chez les Allemands depuis deux générations<sup>6</sup>. Ce qui est sûr, c'est qu'en entreprenant une telle physiographie de mon sentiment, j'ai plus servi que blessé la bienséance, car je donne à beaucoup l'occasion de dire des choses aimables du courant dont je parle. Pour moi, cependant, je gagne quelque chose qui m'est encore plus précieux que la bienséance, c'est d'être publiquement instruit et corrigé sur le compte de notre époque<sup>7</sup>.

Inactuelle, cette considération l'est encore parce que je cherche à comprendre comme un mal, un dommage, une carence, quelque chose dont l'époque se glorifie à juste titre, à savoir sa culture historique, parce que je pense même que nous sommes tous rongés de fièvre historienne, et que nous devrions tout au moins nous en rendre compte<sup>8</sup>. Mais si Goethe a eu raison de dire que nous cultivons nos défauts, en même temps que nos vertus<sup>9</sup>, et s'il est vrai, comme chacun sait, qu'une vertu hypertrophiée – ce qu'est à mon avis le sens historien de notre époque – peut tout autant qu'un vice hypertrophié causer la ruine d'un peuple, alors qu'on me laisse parler<sup>10</sup>. Je ne tenterai pas de me disculper en cachant que j'ai le plus souvent emprunté à moi seul les expériences qui furent à l'origine de ces sentiments torturants, et que je n'ai utilisé les expériences d'autrui qu'à des fins de comparaison. Il est également vrai que je suis le disciple d'époques plus anciennes, notamment de l'Antiquité grecque, et que c'est seulement dans cette mesure que j'ai pu faire sur moi-même, comme fils du temps présent, des découvertes aussi inactuelles. Cela, ma profession de philologue classique me donne le droit de le dire : car je ne sais quel sens la philologie classique pourrait avoir aujourd'hui, sinon celui d'exercer une influence inactuelle, c'est-à-dire d'agir contre le temps, donc sur le temps, et, espérons-le, au bénéfice d'un temps à venir.



Observe le troupeau qui paît sous tes yeux : il ne sait ce qu'est hier ni aujourd'hui, il gambade, broute, se repose, digère, gambade à nouveau, et ainsi du matin au soir et jour après jour, étroitement attaché par son plaisir et son déplaisir au piquet de l'instant, et ne connaissant pour cette raison ni mélancolie ni dégoût<sup>2</sup>. C'est là un spectacle éprouvant pour l'homme, qui regarde, lui, l'animal du haut de son humanité, mais envie néanmoins son bonheur – car il ne désire rien d'autre que cela : vivre comme un animal, sans dégoût ni souffrance, mais il le désire en vain, car il ne le désire pas comme l'animal. L'homme<sup>3</sup> demanda peut-être un jour à l'animal : « Pourquoi ne me parles-tu pas de ton bonheur, pourquoi restes-tu là à me regarder<sup>4</sup>? » L'animal voulut répondre, et lui dire : « Cela vient de ce que j'oublie immédiatement ce que je voulais dire » – mais il oublia aussi cette réponse, et resta muet – et l'homme de s'étonner.

Mais il s'étonne aussi de lui-même, de ne pouvoir apprendre l'oubli et de toujours rester prisonnier du passé : aussi loin, aussi vite qu'il coure, sa chaîne court avec lui. C'est un véritable prodige : l'instant, aussi vite arrivé qu'évanoui, aussitôt échappé du néant que rattrapé par lui, revient cependant comme un fantôme troubler la paix d'un instant ultérieur<sup>5</sup>. L'une après l'autre, les feuilles se détachent du registre du temps, tombent en virevoltant, puis reviennent soudain se poser sur les genoux de l'homme. Celui-ci dit alors : « Je me souviens », et il envie<sup>6</sup> l'animal qui oublie immédiatement et voit réellement mourir chaque instant, retombé dans la nuit et le brouillard, à jamais évanoui. L'animal, en effet, vit de manière *non historique* : il se résout entièrement dans le présent comme un chiffre qui se divise sans laisser de reste singulier, il ne sait simuler, ne cache rien et, apparaissant à chaque seconde tel qu'il est, ne peut donc être que sincère<sup>7</sup>. L'homme, en revanche, s'arc-boute contre la charge toujours

de  
écrit  
modern



plus écrasante du passé, qui le jette à terre ou le couche sur le flanc<sup>8</sup>, qui entrave sa marche comme un obscur et invisible fardeau. Ce fardeau, il peut à l'occasion affecter de le nier et, dans le commerce de ses semblables, ne le nie que trop volontiers<sup>9</sup> afin d'éveiller leur envie. Mais il s'émeut, comme au souvenir d'un paradis perdu<sup>10</sup>, en voyant le troupeau à la pâture ou bien, plus proche et plus familier, l'enfant qui n'a pas encore un passé à nier et qui joue<sup>11</sup>, aveugle et comblé, entre les barrières du passé et de l'avenir. Il faudra pourtant que son jeu soit troublé, et on ne viendra que trop tôt l'arracher à son inconscience<sup>12</sup>. Il apprendra alors à comprendre le mot « c'était », formule qui livre l'homme aux combats, à la souffrance et au dégoût, et lui rappelle que son existence<sup>13</sup> n'est au fond rien d'autre qu'un éternel imparfait. Lorsque enfin, la mort apporte l'oubli désiré, elle supprime également le présent et l'existence, scellant ainsi cette vérité, qu'« être » n'est qu'un continuel « avoir été », une chose qui vit de se nier et de se consumer, de se contredire elle-même<sup>14</sup>.

Si le bonheur, la poursuite d'un bonheur nouveau est, en quelque manière que ce soit, ce qui maintient en vie et pousse l'être vivant à vivre, alors peut-être aucun philosophe n'a-t-il autant raison que le cynique : car le bonheur de l'animal, qui est le cynique accompli, représente la vivante justification du cynisme. Le plus infime bonheur, s'il dure sans interruption et s'il nous rend heureux, est incomparablement supérieur au plus grand, dès lors que celui-ci ne se produit que de manière épisodique, comme une sorte de caprice, comme une inspiration insensée, au milieu d'une vie de déplaisir, de désir et de privation<sup>15</sup>. Mais qu'il s'agisse du plus petit ou du plus grand, il est toujours une chose par laquelle le bonheur devient le bonheur : la faculté d'oublier ou bien, en termes plus savants, la faculté de sentir les choses, aussi longtemps que dure le bonheur, en dehors de toute perspective historique. Celui qui ne sait pas s'installer au seuil de l'instant, en oubliant tout le passé, celui qui ne sait pas, telle une déesse de la victoire, se tenir debout sur un seul point, sans crainte et sans vertige, celui-là ne saura jamais ce qu'est le bonheur, pis encore : il ne fera jamais rien qui rende les autres heureux. Représentez-vous, pour prendre un exemple extrême, un homme qui ne posséderait pas la force d'oublier et serait condamné à voir en toute chose un devenir : un tel homme ne croirait

tout  
perdre  
d'Hér  
Toute  
exige  
homme  
exclus  
contra  
vivre  
est do  
sans a  
absolu  
m'exp  
un deg  
delà  
détruit  
civilisa  
Pour  
laquelle  
devient  
quelle  
civilisa  
permet  
indépen  
ou étra  
de reco  
existe d  
événem  
légère i  
les vider  
part des  
strophes  
affectent  
un certa  
nature p  
plus gran  
accapare  
se recon  
où le sens  
chose pas



plus à sa propre existence, ne croirait plus en soi, il verrait tout se dissoudre en une multitude de points mouvants et perdrait pied dans ce torrent du devenir : en véritable disciple d'Héraclite, il finirait par ne même plus oser lever un doigt <sup>16</sup>. Toute action exige l'oubli, de même que toute vie organique exige non seulement la lumière, mais aussi l'obscurité. Un homme qui voudrait sentir les choses de façon absolument et exclusivement historique ressemblerait à quelqu'un qu'on aurait contraint à se priver de sommeil ou à un animal qui ne devrait vivre que de ruminer continuellement les mêmes aliments. Il est donc possible de vivre, et même de vivre heureux, presque sans aucune mémoire, comme le montre l'animal; mais il est absolument impossible de vivre sans oubli. Ou bien, pour m'expliquer encore plus simplement sur mon sujet <sup>17</sup> : *il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique, au-delà duquel l'être vivant se trouve ébranlé et finalement détruit, qu'il s'agisse d'un individu, d'un peuple ou d'une civilisation* <sup>18</sup>.

Pour déterminer ce degré et, par là, la limite à partir de laquelle le passé doit être oublié, si l'on ne veut pas qu'il devienne le fossoyeur du présent, il faudrait savoir précisément quelle est la force plastique de l'individu, du peuple, de la civilisation en question, je veux parler de cette force qui permet à quelqu'un de se développer de manière originale et indépendante, de transformer et d'assimiler les choses passées ou étrangères, de guérir ses blessures, de réparer ses pertes, de reconstituer sur son propre fonds les formes brisées. Il existe des gens tellement dépourvus de cette force qu'un seul événement, une seule souffrance, souvent même une seule légère injustice suffit, comme une toute petite écorchure, à les vider irrémédiablement de tout leur sang; il existe d'autre part des gens que les plus terribles, les plus horribles catastrophes, que même les actes de leur propre méchanceté affectent si peu, qu'ils retrouvent immédiatement ou peu après un certain bien-être et une sorte de bonne conscience. Plus la nature profonde d'un individu possède des racines vigoureuses, plus grande sera la part de passé qu'il pourra assimiler ou accaparer, et la nature la plus puissante, la plus formidable se reconnaîtrait à ce qu'il n'y aurait pour elle pas de limite où le sens historique deviendrait envahissant et nuisible; toute chose passée, proche ou lointaine, elle saurait l'attirer, l'inté-

couche sur  
et invisible  
de le nier  
ie que trop  
eut, comme  
oupeau à la  
fant qui n'a  
et comblé,  
ra pourtant  
st l'arracher  
ndre le mot  
s, à la souf-  
ence <sup>13</sup> n'est  
orsque enfin,  
galement le  
e, qu'« être »  
vit de se nier  
  
veau est, en  
vie et pousse  
sophe n'a-t-il  
l'animal, qui  
stification du  
interruption  
supérieur au  
e de manière  
ne une inspi-  
r, de désir et  
t ou du plus  
nheur devient  
termes plus  
ongtemps que  
ve historique.  
nt, en oubliant  
déesse de la  
rainte et sans  
bonheur, pis  
autres heureux.  
me, un homme  
rait condamné  
me ne croirait



*And from the dregs of life hope to receive,  
What the first sprightly running could not give*<sup>24</sup>.

Nous les appellerons les esprits historiens; le spectacle du passé les pousse vers le futur, embrase leur courage de vivre et de lutter toujours plus longtemps, allume en eux l'espérance que le bien est encore à venir, que le bonheur les attend de l'autre côté de la montagne qu'ils sont en train de gravir. Ces esprits historiens croient que le sens de l'existence se dévoile progressivement au cours d'un *processus*, ils ne regardent en arrière que pour comprendre le présent à la lumière du chemin déjà parcouru et pour apprendre à convoiter plus ardemment l'avenir; ils ne savent pas combien, malgré toutes leurs connaissances historiques, ils pensent et agissent de manière non historique, ils ne savent pas non plus combien leur activité d'historien elle-même est commandée par la vie, et non par la pure recherche de la connaissance.

Mais la question à laquelle nous avons entendu donner cette première réponse peut également en appeler une seconde. Ce sera certes encore un « non! », mais un « non! » autrement motivé. Ce sera le non de l'esprit supra-historique qui ne cherche pas le salut dans le processus, mais pour lequel au contraire le monde est à chaque instant achevé et parvenu à sa fin. Qu'est-ce que les dix prochaines années pourraient enseigner de plus que les dix années écoulées!

Les esprits supra-historiques n'ont jamais pu se mettre d'accord pour décider si le sens de cet enseignement était le bonheur ou la résignation, la vertu ou le repentir; mais ils admettent unanimement, contre toutes les règles de l'analyse historique, que le passé et le présent sont une seule et même chose, à savoir un ensemble immobile de types éternellement présents et identiques à eux-mêmes, par-delà toutes les diversités, une structure d'une valeur immuable et d'une signification inaltérable. De même que les centaines de langues différentes expriment toujours les mêmes besoins typiques de l'homme, de sorte que l'intelligence de toutes les langues n'apprendrait rien de nouveau à celui qui aurait su comprendre ces besoins, de même le penseur supra-historique éclaire-t-il de l'intérieur toute l'histoire des peuples et des individus, devinant avec une pénétration d'extralucide le sens originel de ces différents hiéroglyphes et détournant même avec las-



c'est-à-dire seulement lorsqu'elle est dominée et dirigée par une force supérieure, et n'exerce pas elle-même cette fonction dirigeante.

Dans la mesure où elle sert la vie, l'histoire sert une force non historique : elle ne pourra et ne devra<sup>29</sup> donc jamais devenir, dans cette position subordonnée, une science pure comme par exemple les mathématiques. Quant à savoir jusqu'à quel point la vie a besoin des services de l'histoire, c'est là une des questions et des inquiétudes les plus graves concernant la santé d'un individu, d'un peuple, d'une civilisation. Car trop d'histoire ébranle et fait dégénérer la vie, et cette dégénérescence finit également par mettre en péril l'histoire elle-même.

2.

Antiquarisme

Mais s'il est vrai, comme nous aurons à l'établir, qu'un excès de connaissances historiques nuit à l'être vivant, il est tout aussi nécessaire de comprendre que la vie a besoin du service de l'histoire. Celle-ci intéresse l'être vivant sous trois rapports : dans la mesure où il agit et poursuit un but, dans la mesure où il conserve et vénère ce qui a été, dans la mesure où il souffre et a besoin de délivrance. À ces trois rapports correspondent trois formes d'histoire, pour autant qu'il est permis de distinguer entre une histoire *monumentale*, une histoire *traditionaliste*<sup>1</sup> et une histoire *critique*. → ressentiment

L'histoire intéresse avant tout l'homme actif et puissant qui livre un grand combat et a besoin de modèles, de maîtres, de consolateurs qu'il ne peut trouver autour de lui et dans le présent. C'est ainsi qu'elle intéressait Schiller : car notre époque est tellement misérable, disait Goethe<sup>2</sup>, que le poète ne peut plus trouver dans son entourage les caractères humains dont il a besoin pour son œuvre. C'est en pensant à cet homme d'action que Polybe<sup>3</sup>, par exemple, dit que l'étude de l'histoire politique constitue la meilleure préparation au gouvernement de l'État et la discipline entre toutes capable de nous exhorter,

admiration  
-tion



par le rappel des malheurs d'autrui, à supporter avec constance les caprices de la fortune. Celui qui a appris à voir en cela le sens de l'histoire ne peut assister sans chagrin au spectacle de ces voyageurs curieux et de ces micrologues pointilleux qui escaladent en tous sens les pyramides des grandes époques révolues; lui qui trouve ici des modèles à imiter et à surpasser, il ne souhaite pas rencontrer l'oisif qui, avide de distractions, et de sensations, déambule en ces lieux comme entre les trésors accumulés d'une galerie de peinture. Pour ne pas perdre courage et succomber au dégoût parmi ces flâneurs débiles et incurables, parmi ces gens qui veulent paraître actifs quand ils ne sont qu'agités et fébriles, l'homme d'action interrompt un instant sa course et reprend haleine dans la contemplation du passé. Or le but de cette course est un bonheur quelconque, peut-être pas le sien propre, souvent celui d'un peuple ou de l'humanité tout entière; il fuit la résignation et utilise l'histoire comme un remède contre celle-ci. Il n'a, le plus souvent, aucune perspective de récompense et ne peut espérer que la gloire, c'est-à-dire l'obtention d'une place d'honneur dans le temple de l'histoire, où, à son tour, il instruira, consolera et mettra en garde la postérité. Car il ne connaît qu'un commandement : que ce qui fut une fois capable de donner à l'idée d'« homme » une plus belle et plus ample réalité existe éternellement, pour éternellement illustrer cette idée<sup>4</sup>. Que les grands moments de la lutte des individus forment une chaîne continue, qu'ils dessinent à travers les millénaires une ligne de crête de l'humanité, que le sommet de tel instant depuis longtemps révolu reste à mes yeux encore vivant, grand et lumineux – c'est là l'idée fondamentale de la foi en l'humanité qui s'exprime dans l'exigence d'une histoire *monumentale*<sup>5</sup>. Mais c'est justement cette exigence, que ce qui est grand doive durer éternellement, qui suscite la plus terrible des luttes. Car tout ce qui vit encore crie : « non ! ». Le monumental ne doit jamais voir le jour – telle est la devise à laquelle se heurte l'homme d'action. La terne habitude, la mesquinerie et la bassesse qui remplissent le monde jusque dans ses moindres recoins, entourent toute grandeur d'une pesante atmosphère terrestre, elles l'entravent, la trompent, l'étouffent, l'asphyxient pour la retenir sur la route de l'immortalité. Car cette route passe par des cerveaux humains! Par les cerveaux d'animaux apeurés et éphémères, qui naissent toujours aux



mêmes misères et s'évertuent quelque temps à retarder leur fin. Ils ne veulent d'abord qu'une chose : vivre à tout prix. Qui pourrait les croire capables de courir cette difficile course au flambeau qu'est l'histoire monumentale, et par laquelle seule la grandeur se perpétue ! Et pourtant, il en apparaît toujours quelques-uns que le spectacle de la grandeur passée fortifie et comble de bonheur, comme si la vie humaine était une chose merveilleuse et comme si le plus beau fruit de cette plante amère était de savoir que quelqu'un a jadis traversé l'existence d'un pas puissant et fier, qu'un autre y a médité, qu'un autre encore s'y est montré miséricordieux et secourable – mais léguant tous un seul enseignement : qu'il n'y a pas de vie plus belle que celle à laquelle on n'attache pas de prix. Si cette portion de temps est, pour l'homme du commun, l'objet de tant de désirs et de chagrins, ceux-là ont au contraire su lui opposer, sur la route de l'immortalité et de l'histoire monumentale, un rire olympien ou du moins une sublime dérision ; c'est avec ironie, bien souvent, qu'ils sont descendus au tombeau – car qu'y avait-il en eux à enterrer ? Rien d'autre que ce qui leur avait toujours pesé, rien que scorie, ordure, vanité, bestialité, désormais abandonnées à l'oubli après avoir été depuis longtemps l'objet de leur propre mépris. Mais une chose vivra, le monogramme de leur personnalité profonde, une œuvre, une action, une illumination exceptionnelle, une création : elle vivra, parce que aucune postérité ne pourra s'en passer. Sous cette forme magnifiée, la gloire est encore plus que le suprême régal de notre amour-propre, comme l'a dit Schopenhauer : elle est la croyance en la solidarité et la continuité de toute grandeur, elle est une protestation contre la fuite des générations et contre la précarité de toute chose.

Quelle utilité l'homme d'aujourd'hui retire-t-il donc de la connaissance du passé monumental, de l'étude de ce que les temps anciens ont produit de classique et de rare ? Elle lui permet de voir que telle grandeur a jadis été possible, et sera donc sans doute possible à nouveau ; il marche dès lors d'un pas plus assuré, car il a écarté le doute qui l'assailait aux heures de faiblesse et lui suggérait qu'il poursuivait peut-être l'impossible. Admettons par exemple que quelqu'un se persuade qu'une centaine d'hommes productifs, élevés et agissant dans un esprit nouveau, suffiraient à liquider cette pseudo-



culture qui est aujourd'hui de mode en Allemagne : ne lui serait-ce pas un grand encouragement de découvrir que c'est justement d'une telle poignée d'hommes qu'est jadis issue la civilisation de la Renaissance ?

Mais le même exemple nous montre tout aussitôt combien une telle comparaison serait fragile et fuyante, combien elle serait imprécise. Elle ne peut avoir cet effet fortifiant qu'en escamotant une foule de différences, en faisant entrer de force l'individualité du passé dans une forme générale, en arrondissant ses angles et ses lignes au bénéfice de l'homologie. À proprement parler<sup>7</sup>, une chose qui a été une fois possible ne pourrait l'être à nouveau que s'il était vrai, comme le voulaient les pythagoriciens, que la réapparition d'une même conjonction des corps célestes entraînaît la répétition, au moindre détail près, des mêmes événements sur la terre ; de sorte qu'à chaque fois que les étoiles se trouveraient disposées de telle ou telle manière, on verrait un stoïcien s'allier à un épicurien pour assassiner César ou bien Colomb découvrir l'Amérique<sup>8</sup>. C'est seulement si la terre recommençait toujours la même pièce après la fin du cinquième acte, s'il était établi que le même enchevêtrement de motifs, le même *deus ex machina*, la même catastrophe revenaient à intervalles réguliers, que l'homme puissant pourrait désirer que l'histoire monumentale fît preuve d'une *fidélité* iconique absolue, c'est-à-dire qu'elle saisisse chaque fait dans sa particularité et son unicité : mais il faudrait pour cela attendre que les astronomes soient redevenus des astrologues. Jusque-là, l'histoire monumentale n'aura que faire de cette fidélité absolue : toujours, elle rapprochera, généralisera et finalement identifiera des choses différentes, toujours elle atténuera la diversité des mobiles et des circonstances, pour donner une image monumentale, c'est-à-dire exemplaire et digne d'imitation, des *effectus* au détriment des *causae* ; de sorte qu'on pourrait sans exagération l'appeler, dans la mesure où elle fait le plus possible abstraction des causes, une collection des « effets en soi », des événements qui feront toujours de l'effet. Ce que l'on célèbre lors des fêtes populaires, des commémorations religieuses ou militaires, c'est au fond un tel « effet en soi » : c'est lui qui empêche les ambitieux de dormir, lui que les entrepreneurs serrent sur leur cœur comme une amulette : lui et non pas le véritable nœud historique de causes et d'effets qui, correctement apprécié, prouverait seulement

que jam  
de la lo

Tant

commu

tant qu

d'imita

second

rappro

époque

monum

tement

ou l'au

passé

traditi

en sou

et s'éc

faits r

rare

artific

discip

maître

par d

la té

entre

malf

assas

nom

effet

pour

opér

bon

lors

et d

P

se

imp

me

arr

na

tir

me



que jamais la même combinaison ne pourra à nouveau sortir de la loterie du futur et du hasard.

Tant que l'historiographie a pour vocation essentielle de communiquer à l'homme puissant de profondes *impulsions*, tant que le passé doit être décrit comme imitable et digne d'imitation, comme quelque chose qui peut se produire une seconde fois, il court le risque d'être déformé, enjolivé et ainsi rapproché de la libre invention poétique<sup>9</sup>; il y a même des époques qui ne sont pas capables de distinguer entre un passé monumental et une fiction mythique : ce sont en effet exactement les mêmes impulsions que l'on peut puiser dans l'un ou l'autre de ces mondes. Si la conception monumentale du passé commande les autres conceptions, je veux dire l'histoire traditionaliste et l'histoire critique, c'est le passé lui-même qui en souffre : des pans entiers de ce passé sont oubliés, méprisés, et s'écoulent en un flot grisâtre et uniforme, d'où seuls quelques faits montés en épingle émergent comme des îlots isolés. Les rares personnalités qu'on y rencontre frappent par un trait artificiel et merveilleux, comme cette hanche en or que les disciples de Pythagore prétendirent avoir aperçu chez leur maître<sup>10</sup>. L'histoire monumentale trompe par des analogies : par de séduisantes ressemblances, elle incite le courageux à la témérité, l'enthousiaste au fanatisme; et si elle tombait entre les mains et dans les têtes des égoïstes de talent et des malfaiteurs exaltés, des royaumes seraient détruits, des princes assassinés, des guerres et des révolutions déclenchées, et le nombre des « effets en soi » dans l'histoire, c'est-à-dire des effets sans cause suffisante, serait à nouveau augmenté. Voilà pour le rappel des méfaits que l'histoire monumentale peut opérer parmi les hommes d'action et les puissants, qu'ils soient bons ou méchants. Mais quels ravages ne provoque-t-elle pas lorsqu'elle tombe entre les mains et au service des impuissants et des inactifs!

Prenons l'exemple le plus simple et le plus fréquent. Qu'on se représente des personnalités totalement ou partiellement imperméables à l'art, armées et cuirassées par l'histoire monumentale des grands créateurs : contre qui tourneront-elles leurs armes? Contre leurs ennemis héréditaires, contre les fortes natures d'artiste, c'est-à-dire contre ceux-là qui seuls savent tirer de cette histoire un véritable enseignement, un enseignement orienté vers la vie, pour le reverser ensuite dans une



pratique supérieure. À ceux-là, on barre la route, on bouche l'horizon lorsqu'on entoure d'une danse idolâtre et servile le monument mal compris de quelque grand événement passé, comme si l'on voulait dire : « Voyez, c'est là l'art authentique et véritable : que vous importent les artistes en gestation, esclaves de leurs exigences ! » Cette troupe de danseurs semble même détenir le privilège du « bon goût » : car l'esprit créateur a toujours été défavorisé vis-à-vis du simple spectateur qui se garde bien de mettre lui-même la main à la pâte, tout comme le politicien de brasserie a toujours été plus malin, plus juste et plus réfléchi que l'homme d'État exerçant réellement le pouvoir. Et si, pour étendre au domaine de l'art l'usage du référendum et du suffrage majoritaire, on obligeait l'artiste à se défendre devant le forum des esthètes passifs, on peut jurer d'avance qu'il serait condamné, non pas *en dépit* mais *justement à cause* de la solennelle allégeance de ses juges au canon de l'art monumental – c'est-à-dire, d'après ce que nous venons de dire, de l'art qui a de tout temps « fait de l'effet » ; alors que tout art non monumental, parce que contemporain, n'éveille en eux ni besoin, ni penchant, et ne jouit d'aucune autorité historique. En revanche, leur instinct leur révèle que l'art peut être tué par l'art : il faut à tout prix empêcher que le monumental voie de nouveau le jour, et c'est justement à cela que sert ce que le passé auréole de l'autorité du monumental. Ils sont amateurs d'art parce qu'ils veulent supprimer l'art, ils se prétendent médecins quand ils ne sont qu'empoisonneurs, ils forment leur langue et leur goût pour expliquer par leur raffinement pourquoi ils refusent aussi obstinément toutes les nourritures artistiques qu'on leur propose. Car ils ne veulent pas que la grandeur voie le jour ; leur méthode est de dire : « Voyez, la grandeur existe déjà ! » En réalité, cette grandeur déjà existante leur importe aussi peu que celle qui est en train de naître : leur vie en témoigne. L'histoire monumentale est le travesti sous lequel se dissimule leur haine des grands et des puissants du présent, en se faisant passer pour une admiration satisfaite des grands et des puissants du passé ; elle est le manteau sous lequel ils renversent en son contraire le sens de cette conception de l'histoire ; qu'ils en aient clairement conscience ou pas, ils agissent comme si leur devise était : laissez les morts enterrer les vivants.

Chacune des trois conceptions de l'histoire n'est légitime



que sur un sol et sous un climat particuliers : partout ailleurs, elle devient une excroissance parasitaire et dévastatrice. Lorsqu'un homme qui veut faire de grandes choses a besoin du passé, c'est par le biais de l'histoire monumentale qu'il se l'approprie; celui, en revanche, qui se complaît dans les ornières de l'habitude et le respect des choses anciennes cultive le passé en historien traditionaliste; seul celui que le présent oppresse et qui veut à tout prix se débarrasser de ce fardeau sent le besoin d'une histoire critique, c'est-à-dire d'une histoire qui juge et qui condamne. La transplantation imprudente de ces espèces occasionne maint malheur : l'esprit qui critique sans nécessité, celui qui conserve sans piété, celui qui connaît la grandeur sans être capable de réaliser de grandes choses, sont de telles plantes qui, arrachées de leur sol d'origine, sont retournées à l'état sauvage et ont dégénéré.

3.